

LES BASES D'UN LEXIQUE NATIONAL

Estimant les dépouillements de textes suffisamment avancés pour donner lieu à des conclusions, tout au moins provisoires, Paul Faider avait pris, en 1938, l'initiative d'une révision générale : celle-ci donnerait en quelque sorte le bilan de la latinité médiévale des provinces belges.

La mort a enlevé prématurément, en 1940, celui qui fut, en Belgique, le promoteur et l'animateur des études de latin médiéval, au moment même où il allait voir des résultats concrets de longues années de recherches : le travail fut poursuivi, selon la même méthode, par ses collaborateurs directs.

Le but de la revision étant de dresser l'inventaire du matériel lexicologique des textes dépouillés, la première étape est la vérification des dépouillements. Pratiquement, cela signifie l'établissement d'une liste de mots relevés par les collaborateurs, et qui ne figurent pas dans le dictionnaire de Forcellini. La revision des 110 premiers numéros de l'Index Héliu (ALMA t. VIII 1933) et d'une centaine de petits textes de *Vitae* nous a fait retenir, dans cette catégorie, plus de 4000 mots. Ce nombre comprend toutefois une centaine de variantes orthographiques sans intérêt. En vue d'un classement futur, ces fiches sont marquées d'un signe conventionnel : une croix bleue.

Si l'on admet que le glossaire de Du Cange, dans sa forme actuelle, donne le vocabulaire commun du latin médiéval, on devrait y trouver les mots omis par Forcellini et retenus par nous. Or, il n'en est pas ainsi. Nous avons relevé jusqu'à présent — y compris également une centaine de variantes orthographiques — 2200 mots de cette catégorie. Ce sont autant de lacunes à combler dans Du Cange. En vue du classement, ces fiches sont, à leur tour, marquées d'un signe particulier : une croix rouge.

L'établissement de deux listes : d'une part les mots omis dans Forcellini, d'autre part ceux omis dans Du Cange, permet de discerner 1) les vocables qui distinguent le latin médiéval de Belgique du latin classique, 2) les vocables qui lui sont propres.

Il y a lieu de signaler une troisième classe — provisoire —, qui doit finalement se résorber dans l'une des deux premières : les mots qui figurent dans Forcellini sans que leur sens particulier y soit signalé. Ceux d'entre eux qui ne figurent pas dans Du Cange devront être retenus en vue de la prochaine édition.

Jusqu'à ce point, le travail de revision peut paraître d'une application purement mécanique ; il le serait, en effet, s'il suffisait de se borner à la constatation que tel mot figure ou ne figure pas dans tel dictionnaire : il ne l'est pas, quand il s'agit de vérifier le sens des mots. Les difficultés surgissent particulièrement nombreuses lorsqu'on a affaire au style ampoulé des préambules, des textes d'allure panégyrique — telles les vies des saints — où l'on ose à peine se prononcer s'il s'agit d'un sens spécial ou de quelque figure de style.

C'est la seconde étape de la revision. Ici également un signe conventionnel (un cercle bleu ou rouge) marque les mots à retenir pour l'une ou l'autre des listes.

Ce contrôle a permis de constater — et il n'est pas dénué d'intérêt de le signaler — la rigueur avec laquelle les textes ont été dépouillés par les différents collaborateurs : plus de 85 % des fiches sont retenues pour le classement définitif.

Il est encore trop tôt pour porter un jugement d'ensemble et définitif sur la valeur de ce nouvel apport lexicologique, déjà imposant par le nombre. Si les termes nouveaux appartiennent aux domaines les plus variés, on y distingue cependant certaines catégories et certaines tendances nettement caractérisées, et l'état d'avancement de la revision permet déjà d'esquisser un classement.

1. — Il y a les termes que nous pourrions appeler des créations du latin vivant. Entendons par là des mots nouveaux — non attestés dans les textes de la latinité classique — mais formés régulièrement d'après les lois de la grammaire et de la dérivation des mots en latin. On distingue un nombre considérable d'adverbes : *aequivalenter*, *altisone*, *amorose*, *beatifice*, *condolenter*,

derisorie, inclusive, monastice ; ainsi que des substantifs féminins en *-trix* : *comitatrix, commentatrix, dilectrix, directrix, occupatrix, subventrix*, etc.

Qui voudrait rechercher l'origine de cette floraison d'adverbes, devrait tenir compte de l'influence des modes de penser et de la syntaxe des langues germaniques — étant donnée la langue maternelle de l'auteur — où le groupe du verbe, y compris donc l'adverbe, prédomine sur le substantif et son groupe. Quant aux substantifs féminins en *-trix*, la profusion de termes tels que *auxiliatrix, mediatrix* en usage dans l'hymnologie mariale, et donc courants dans les milieux ecclésiastiques, peut avoir favorisé la formation de néologismes de ce type.

2. — Nombreuses aussi sont les compositions d'autres genres qui ne heurtent pas théoriquement les règles de la dérivation des mots en latin : ce sont les abstraits *aqueitas, monachismus, adnihilatio, appetibilitas* ; les diminutifs *agnicula, ancillalula* ; les composés *episcopocida, musicalis, sotularifex, transalpinare*. Il n'en est pas de même p. ex. de mots du type *archimarescalcus, transvadatio*, où le procédé de composition est, il est vrai, régulier, mais où l'un des éléments composants est d'origine étrangère.

3. — Les institutions politiques et sociales nouvelles ont donné — on le comprend — un nombre considérable de termes. On ne sera pas étonné de voir une certaine correction dans la formation de néologismes d'ordre ecclésiastique, vu la tradition de langue latine qui caractérise ces milieux : des mots comme *crucifixum* (le crucifix), les abstraits *patriarchatus* et *supprioratus* (les dignités), ou les noms de personnes *pseudoabbas, pseudoeremita* ne choquent nullement dans la lecture d'un texte ; il en est de même des termes abstraits en *-tas*, ou des composés avec *prae-* et *super-* en philosophie.

Mais il en est autrement de la terminologie des institutions laïques. Il y a là trois types à envisager, qui offrent autant de sujets intéressants d'études :

a) Le premier type présente une formation latine du modèle de *consenior*.

b) Le deuxième type comprend des transcriptions pures et simples de mots étrangers sans adaptation phonétique, avec tout

au plus une désinence latine : *lantgravus*, *drutsmannus*. Du point de vue strictement philologique, ces mots sont intéressants s'ils perdent leur physionomie étrangère.

c) Dans ce cas, ils passent dans la troisième catégorie, où ils peuvent être traités de façon différente et se répartir en deux classes, selon qu'ils se traduisent par les mots équivalents latins tels *camera computatoria* ; ou bien qu'ils subissent une adaptation phonétique et donnent, à leur tour, par les procédés réguliers, des dérivés : *feodum*, *feodarius*, *feodalis*, etc.

4. — Le vocabulaire des disciplines et des techniques nouvelles est particulièrement intéressant par les extensions de sens qu'il donne à des termes empruntés à des métiers existants. Dans les disciplines intellectuelles et artistiques toutefois, on reconnaît souvent une tendance à la recherche systématique du sens étymologique, lequel subit alors, à son tour, des extensions. Tel est le cas pour les textes musicaux de la fin du moyen âge, où les premiers polyphonistes ont créé le vocabulaire d'un art nouveau. S'ils font, par voie de traduction, des emprunts aux termes techniques français ou italiens (*contrapunctus floridus* = contrepoint fleuri ; *sonitor* = ital. sonatore = violoniste = instrumentiste), une partie de leur vocabulaire révèle cependant une connaissance et un emploi exacts des éléments latins composants : *distonare*, c'est s'écarter de l'intonation ; *consonantia* et *concrepantia* remplacent *harmonia* et *symphonia* ; un *compositum* est un texte de musique polyphonique (*poly* = *com*-) ; l'énigme d'un canon s'appelle *obscuritas* ; et certaines expressions comme *cantare super librum*, *cantare mentaliter* appartiennent peut-être au langage quotidien des écoles.

5. — Les termes provenant des langues nationales se rencontrent surtout dans les textes utilitaires. Ils donnent souvent la mesure de la négligence et de l'ignorance des auteurs — que l'on pense aux termes *blocdomus*, *caberaaterssa*, à la forme grotesque *ex-dux*. Certains contiennent une image assez heureuse, mais tous marquent, du point de vue du latin, une décadence manifeste. Nous aurions tort cependant de les négliger, car ils impliquent presque toujours un témoignage du bilinguisme de l'auteur ou de la communauté dont il est le porte-parole. L'étude de ces mots

fournira matière à des considérations sur la psychologie du bilinguisme si l'on considère — ce que je crois — comme bilingues, au moyen âge, tous les lettrés qui employaient, parallèlement à leur langue maternelle, le latin comme langue intellectuelle. La question est d'un intérêt plus grand encore pour la Belgique où un examen approfondi de cet aspect du latin médiéval, comme témoignage indirect de l'histoire, peut offrir des vues originales sur la répartition géographique des langues nationales. L'emploi de *via lapidea* (steenweg) par les auteurs écrivant en pays flamand et de *calceia* (chaussée) par des auteurs écrivant en pays roman — pour ne citer qu'un exemple — n'est pas une coïncidence fortuite. D'autres cas curieux se présentent de mots romans, donc d'origine latine, qui réapparaissent sous leur forme latine, mais chargés du sens qu'ils avaient acquis, dans l'entretemps, sous la forme romane : ce phénomène se produit généralement lorsqu'il s'agit de remplacer un terme trop savant : c'est le cas de *truncus* remplaçant *gazophylacium*.

Telle est, présentée dans ses lignes élémentaires, l'image du vocabulaire du latin médiéval de Belgique, qui ne se dessinait que confusément devant nos yeux lors des premières revisions de dépouillements : tels s'en précisent, de jour en jour, les contours, à mesure que le travail avance. Lorsque tout le matériel lexicologique sera réuni et classé, la parole sera aux historiens, aux spécialistes des disciplines particulières — philosophie, musique, médecine, droit — car l'interprétation ne relève pas de la seule philologie.

C. VAN DEYCK,
Anvers.